

Art et troc entre Moscou et Londres

Les collections prêtées par la Russie à la Grande-Bretagne sont au coeur d'un conflit diplomatique.

Par Philippe Dagen Publié le 24 janvier 2008 à 16h08 - Mis à jour le 24 janvier 2008 à 16h08

Jadis, princes et rois échangeaient des oeuvres, jeux de pouvoir et de séduction. Rubens fut ambassadeur. Aujourd'hui, Etats et industriels échangent des expositions, signes d'alliance ou de réconciliation. Gauguin et Cézanne font de la diplomatie et des affaires, à titre posthume. Seule la taille du théâtre a changé : les cours autrefois, la planète télévisée désormais. Telle est la seule leçon à tirer de l'exposition "From Russia" qui se tient à Londres, à la Royal Academy, dans un fracas de rumeurs et de polémiques qui ravirent ses promoteurs.

Ceux-ci n'en font pas mystère : tout cela *"est finalement la meilleure publicité possible pour l'exposition"*, a déclaré, mardi 22 janvier, un représentant de la société E.ON. Que vient faire ici une entreprise allemande spécialisée dans l'énergie ? En fait, tout, comme le reconnaît Sir Norman Rosenthal, directeur des expositions de la Royal Academy et commissaire, avec sa collègue Ann Dumas, de "From Russia" : *"E.ON est à l'origine du projet. Ce sont eux qui ont permis que l'exposition ait lieu à Düsseldorf, puis ont contribué à la faire venir à Londres."*

Ce que confirme le catalogue, préfacé par Wulf Bernotat, président de E.ON. Son groupe, écrit-il, a joué un rôle important *"en favorisant la venue de cette exposition unique, qui coïncide avec la livraison de 500 millions de mètres cubes de gaz russe à E.ON Ruhrgas"*. "From Russia", avec ses Monet, ses Matisse et ses Malevitch, est ainsi d'abord une histoire de gaz russe, une manière de fêter une entente industrielle. La Russie y a aussi trouvé l'occasion de manifester sa puissance retrouvée.

Il y a quelques mois, elle menaçait d'interrompre ses livraisons de gaz à ses voisins. En décembre 2007, elle a menacé de ne pas prêter ses toiles à Londres un mois plus tard. La plupart des oeuvres proviennent en effet de deux collections privées

russes, celles de Serge Chtchoukine (1854-1936) et d'Ivan Morosov (1871-1921), nationalisées en 1918 par Lénine et dispersées en 1948 entre quatre musées, l'Ermitage et le Musée russe à Saint-Pétersbourg, Pouchkine et Tretiakov à Moscou.

LA SAISIE DE TOILES

En 1918, ces ensembles étaient ce qui existait de mieux dans le monde en matière d'art français moderne : des dizaines de Gauguin, Cézanne, Monet, Renoir, Bonnard, Derain et Picasso - et les grands Matisse commandés à l'artiste par Chtchoukine, les célèbres *Musique* et *Danse* et la *Desserte rouge* de 1908.

Les deux collectionneurs dépossédés ont des héritiers, tous deux français : André-Marc Delocque-Fourcaud est le petit-fils de Chtchoukine, Pierre Konowaloff est l'arrière-petit-fils de Morosov. Ils luttent depuis longtemps pour obtenir réparation. Ils ont plusieurs fois tenté d'obtenir la saisie de toiles lors de leurs sorties de Russie et failli réussir en Suisse en 2005. Ils allaient recommencer.

Or les lois britanniques n'offraient pas autant de garantie de tranquillité aux autorités russes que les lois françaises ou allemandes, qui rendent impossibles de telles saisies. A la mi-décembre 2007, Moscou a donc annoncé que l'exposition n'aurait pas lieu. E. ON, le gouvernement de Gordon Brown, Tony Blair lui-même : les interventions se sont multipliées et le State Immunity Act a été durci in extremis, le 7 janvier, afin de rassurer les autorités russes, qui peuvent ainsi se flatter d'avoir agi sur l'évolution du droit britannique à un moment où les relations entre les deux pays sont médiocres. *"Avant le 8 janvier, nous n'étions pas vraiment sûrs que l'exposition aurait lieu, admet Norman Rosenthal. Le gouvernement britannique a agi juste à temps. Vous imaginez le désastre si l'exposition n'avait pas eu lieu."*

Aux héritiers, il oppose le poids de l'histoire. *"Le problème des restitutions se pose partout : les marbres du Parthénon, les prises de Napoléon I^{er}, toutes les guerres, la seconde particulièrement, expose M. Rosenthal. Je crois qu'il est plus*

sage de ne pas toucher à ce qui est irrévocable. C'est quelqu'un dont une partie de la famille a disparu dans les camps nazis qui dit cela... Les oeuvres doivent appartenir à tout le monde."

Les oeuvres, justement : il y en a 120, un tiers françaises, deux tiers russes. Elles sont supposées permettre de comprendre les liens entre avant-gardes parisiennes et russes au début du XX^e siècle. Ce prétexte ne se retrouve ni dans le choix des toiles ni dans leur accrochage, qui relève plus de la juxtaposition que de la démonstration et esquive les comparaisons, qui seraient pourtant si instructives.

Alternent donc salles françaises et russes, avec, dans ces dernières, bien des toiles sans grand rapport avec le sujet annoncé. Qui a choisi ? *"Ce fut du donnant-donnant"*, répond Norman Rosenthal, sans vouloir en dire plus, ni expliquer pourquoi *La Danse* de Matisse est venue sans *La Musique*, dont elle est pourtant indissociable, les toiles ayant été peintes pour être placées face à face. Ni éclairer sur la faible présence de Gauguin - cinq toiles alors que Chtchoukine en avait seize dans sa seule salle à manger - et sur celle, plus décevante encore, de Picasso.

Quand on lui demande si l'histoire des avant-gardes avant 1914 peut être présentée sans une allusion aux peintres allemands, il répond, agacé : *"L'exposition a une dimension politique, vous le savez... Et puis, ç'aurait été trop compliqué."*

Il y a donc, à la Royal Academy, quelques oeuvres majeures françaises et russes du début du XX^e siècle, d'autres plutôt faibles et d'heureuses surprises, les Exter et les Vallotton. Il y a surtout une bruyante opération diplomatique, politique et financière internationale dont les tableaux ne sont que les otages.

"From Russia", Royal Academy of Arts, Burlington House, Piccadilly, Londres. De 10 heures à 18 heures. Jusqu'au 18 avril. 11 £. Sur Internet : www.royalacademy.org.uk.